
Eivor ANDERSEN OFTESTAD, *The Lateran Church in Rome and the Ark of the Covenant: Housing the Holy Relics of Jerusalem with an Edition and Translation of the Descriptio Lateranensis Ecclesia (Bav Reg. lat. 712)*

Sandrine Lerou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2923>

DOI : 10.4000/ccm.2923

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020

Pagination : 43-45

ISBN : 978-2-490783-052

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Sandrine Lerou, « EIVOR ANDERSEN OFTESTAD, *The Lateran Church in Rome and the Ark of the Covenant: Housing the Holy Relics of Jerusalem with an Edition and Translation of the Descriptio Lateranensis Ecclesia (Bav Reg. lat. 712)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 249 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.2923>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

EIVOR ANDERSEN OFTESTAD, *The Lateran Church in Rome and the Ark of the Covenant: Housing the Holy Relics of Jerusalem with an Edition and Translation of the Descriptio Lateranensis Ecclesiae* (Bav Reg. lat. 712), Woodbridge, Boydell Press, 2019.

D'après la « *Descriptio Lateranensis Ecclesiae* », datée du XII^e s. et rédigée par Jean le Diacre, l'Arche d'Alliance serait présente au palais du Latran, « *in ecclesia lateranensi que est caput mundi [...] et ejusdem ecclesiae principalis est archa federis domoni, vel ut aiunt archa est interius* », (chap. XX, p. 222) et ce, depuis la seconde destruction du Temple par Titus, « *haec autem archam cum candelabro [...] tytus et vespasianus asportaverunt [...]* », (chap. LII, p. 223). Jean le Diacre choisit donc d'ignorer le récit biblique de la perte de l'Arche lors de la première destruction du Temple par Nabuchodonosor (chap. XLIX, p. 223). Sa preuve la plus certaine serait l'arc de Titus (nommé, à l'époque, arc du chandelier à sept branches), sur lequel sont représentées des pièces importantes du butin « *sicut in triumphali fornice ob victoriam et monumentum eorum a senatu et populo romano constructum usque hodie cernitur* » (*ibid.*) et qui est choisi, ici, comme couverture de l'ouvrage.

La chercheuse Eivor Andersen Oftestad, se propose d'analyser les raisons d'une telle affirmation, véritable *translatio Templi*, écho à la *translatio imperii*, pour une relique, qui bien qu'insigne, ne fut véritablement célébrée qu'au XII^e s., puis totalement oubliée par la suite. Pourquoi, en effet, vouloir à ce point affirmer, par cette relique, que l'église Saint-Jean-du-Latran est le nouveau Temple ? Et dans ce cas, comment les évêques s'identifient-ils aux anciens prêtres du Temple ? Comment démontrer que l'Arche implique un déplacement de la présence réelle de Dieu dans la chapelle privée du pape et que cette présence « surpasse » celle de l'ancien Saint des Saints ? Mais surtout, pourquoi une insistance si forte au XII^e s. sur l'antériorité d'une telle possession ? E. Andersen Oftestad, qui se concentre plutôt sur des questions plus proprement théologiques, propose ici une analyse tout historique du texte et de ce qu'elle nomme ses « contextes ». En effet, la clé tient, selon elle, dans une nouvelle précision de sa datation, située jusqu'alors entre 1073 et 1118 (Cyrille VOGEL, « *La descriptio Ecclesiae Lateranensis* du Diacre Jean », *Mélanges en l'honneur de Monseigneur Michel Andrieu*, 1956, p. 457-476). Pour E. Andersen Oftestad ce texte, par son affirmation de la présence réelle de l'Arche d'Alliance au Latran, ne peut être que la réponse au bouleversement consécutif à la prise de la Jérusalem terrestre par les croisés, et donc postérieur à 1099. La Jérusalem

terrestre n'est plus la Jérusalem sur laquelle Jésus avait pleuré, et dont la ruine témoignait de l'échec du peuple juif, mais, devenue une Jérusalem bien réelle, elle remet alors en cause les affirmations de primauté de l'Église romaine dans le cadre de la réforme grégorienne.

Avant d'entrer précisément dans les arcanes de la riche démonstration de la chercheuse, deux fils rouges fondamentaux doivent être dénoués : le premier tient dans la méthode d'analyse des sources, et le second, dans le mode de présentation fondé sur des jeux d'échelle géographique.

Même si E. Andersen Oftestad affirme étudier l'ensemble des sources liturgiques et historiques du XII^e s. – ce qu'elle fait en effet – et que, parmi ses sources, la *descriptio* en reste la source majeure, le lecteur constate, au fil de la progression, une hiérarchisation des sources, simples vertèbres déclinées autour de la *descriptio*. C'est, en effet, cette seule et unique épine dorsale véritable qui est examinée et scrutée dans tous ses contextes, sans cesse oubliés par l'historiographie, selon la chercheuse. Les trois riches appendices sont justement tous consacrés à la seule *descriptio* : publication et traduction anglaise (appendice 3), ou *stemma* et tableaux présentant la vingtaine de manuscrits (appendice 1). Dans l'appendice 2 sont analysés, tout à la fois, la situation du texte lui-même au sein des autres contenus dans chacun de leur manuscrit respectif et les différentes versions de la même *descriptio* (appendice 2). L'œuvre de Jean le Diacre méritait, en effet, une telle exhaustivité. C. Vogel la décrivait comme une « compilation plutôt qu'une rédaction [...] postérieurement continuellement augmentée et interpolée » et expliquait que le texte possédait « beaucoup de variantes dans les différents manuscrits, au point que parfois le plan général des listes de reliques changeait » (*op. cit.*). Les autres sources ne sont convoquées qu'en un second temps, telles des extensions des contextes de la première : la *descriptio* semble répondre aux sources latines hiérosolymitaines décrivant le lieu du Temple à Jérusalem. Elle est complétée par le rituel du Jeudi saint du Latran, mais aussi par les sermons de la dédicace de l'église du Latran, ou enfin par les sources évoquant les images miraculeuses du Christ présentes au Latran aux côtés de l'Arche.

Le second fil rouge déroule de constants changements d'échelle géographique. E. Andersen Oftestad pose son attention, tel un zoom, qu'elle éloigne ou rapproche, sur la source elle-même et sur les lieux réels de l'attestation de la relique. Les petites échelles tout d'abord, permettent l'étude des primautés entre les deux Jérusalem, ou, au sein de Rome même, des primautés entre l'église du Latran et la basilique

Saint-Pierre ; la *descriptio* elle-même, peut être replacée au cœur de toutes les autres sources, qui lui correspondent ou plutôt qui, selon la chercheuse, correspondent avec elle. Les grandes échelles, ensuite, sont concentrées sur le lieu exact de l'Arche d'Alliance, cachée ou non, transformant l'espace qui l'entoure en nouveau Saint des Saints, et sur le plan interne de la *descriptio*, qui change au rythme de ses diverses versions, rédigées par le même auteur, le diacre Jean.

L'introduction constituant un premier chapitre historiographique, les six autres chapitres peuvent être abordés en trois grands mouvements d'un nombre égal de pages, qui associent source et démonstration : une présentation du contenu de la *descriptio* elle-même et de son « contexte romain » tout d'abord, suivis de deux grands chapitres pivots liés aux croisades et à la Jérusalem devenue latine ; un « retour au palais du Latran », enfin, pour les derniers chapitres dans lesquels les diverses versions chronologiques de la *descriptio* sont confrontées aux autres sources contemporaines, émanant d'auteurs liés au chapitre du Latran. Le but de l'ensemble de ces sources est de prouver que le Latran est le véritable *Templum Domini*, ce qui passe par une disqualification des juifs, anciens gardiens de l'Arche.

E. Andersen Oftestad propose, en premier lieu, un commentaire du contenu général de la *descriptio*. Celle-ci comporte des récits (légende de la fondation), et des listes de reliques : ossements de martyrs, bâton d'Aaron, reliques de l'Incarnation, et de pierres venues de Jérusalem et surtout fioles contenant de l'eau et du sang ayant miraculeusement coulé d'images du Christ, profanées par des personnages juifs. Elle se termine par la longue argumentation de Jean le Diacre autour de l'authenticité de l'Arche d'Alliance. Il y déclare ne faire que reprendre des textes anciens. E. Andersen Oftestad souligne le fait que Jean le Diacre cherche donc à répondre à des affirmations contraires aux siennes, et elle relève notamment l'expression « *ut aiunt* », (chap. XX, p. 220). De même longueur que les deux premiers, le troisième chapitre élargit, en le rappelant, le contexte à la ville de Rome dans l'Occident latin. Y sont évoqués l'affirmation de l'autorité première du pape dans le cadre de la réforme grégorienne, et du Latran, possession d'un pape impérial « dont la légitimité émerge à travers son palais », qui prend de l'importance face à la basilique Saint-Pierre et à Sainte-Marie-Majeure.

Plus fournis, les deux chapitres suivants fondent le cœur du raisonnement. Tout semble relier, en effet, la *descriptio* à la première croisade. Les plus vieilles versions manuscrites de la *descriptio* émanent toutes

de bibliothèques monastiques situées dans les régions des premiers départs des croisés (nord de la France et Belgique actuelles). Le texte lui-même se trouve à chaque fois dans des manuscrits qui, telles des miscellanées, rassemblent toujours d'autres textes qui évoquent la croisade ; enfin beaucoup d'auteurs, soutiens de la réforme grégorienne, associent le Latran et le Temple, comme Bruno de Sutri, entre autres.

E. Andersen Oftestad souligne combien la prise de Jérusalem fait passer le Temple d'une allégorie à une réalité. Pour les pèlerins, les deux Jérusalem, la terrestre et la céleste, fusionnent. Les nouvelles cartes de Jérusalem présentent presque deux centres : le Sépulcre et le lieu où se trouvait le Temple. Or, la compétition entre les deux Jérusalem devient mortelle pour la seconde, Rome : des sources contemporaines insistent sur la prédominance de la Jérusalem terrestre, « consacrée par le sang du Christ » (Jean de Würzburg). La *descriptio* témoigne donc de cet enjeu et de ce défi (« *challenge* ») qu'implique la prise de Jérusalem.

E. Andersen Oftestad rappelle qu'à partir de leur occupation effective de la cité sainte, les chrétiens latins restent hésitants sur la légitimation d'une continuité physique entre Temple de Salomon et ce qu'ils nomment finalement *Templum Domini*. Elle analyse les premiers textes du XII^e s. évoquant ce lieu, alors « *open spot* », lieu ouvert. Les récits chrétiens latins, qui se consacrent à l'Arche d'Alliance, ne commencent seulement à s'élaborer qu'à partir des années 1115, lorsqu'un autel est élevé sur le rocher, et que le lieu est légitimé par la vie du Christ : présentation au Temple et purification de la Vierge. Quant à la présence effective de l'Arche d'Alliance à Jérusalem, les traditions juives oscillent entre deux versions : dans une ancienne variante, le lieu du Temple est vide (selon Flavius Joseph) ou bien, dans un autre, propre au XII^e s., (Moïse Maïmonide) selon laquelle l'Arche serait restée cachée en dessous, sans que l'on ne puisse la retrouver. Ce sont l'ensemble de ces traditions qui sont reprises par Foucher de Chartres au XII^e s. Pour E. Andersen Oftestad, la *descriptio* en constitue une contestation directe, dans un jeu d'antériorité : aux « *ut asserunt* » de Foucher, Jean le Diacre répond « *ut aiunt* ». La *descriptio* reste donc, selon elle, un témoin privilégié de traces des élaborations de la *translatio templi*, comme promotion de la papauté.

Les deux derniers chapitres sont plus précisément consacrés à la confrontation de la *descriptio* dans ses différentes versions, avec les sources liturgiques propres au Latran du XII^e s. Le rituel du Jeudi Saint (1139-1145) impose une « translation sacerdotale » déjà suggérée par la dédicace de l'église à l'apôtre Jean, qui aurait servi au Temple.

Les rites de la bénédiction du saint Chrême imitent les cérémonies des anciens prêtres lévites au service d'Aaron. Et, tout particulièrement, le rituel de l'entrée du pape dans sa chapelle privée, lieu de présence réelle de l'Arche, reprend directement le rituel de l'entrée du Grand Prêtre dans le Saint des Saints.

Puis, à partir de sermons relatifs au jour de la dédicace de l'église du Latran, un 9 novembre, associé à la fête de l'image miraculeuse dite de Beyrouth, la chercheuse confronte aux nouvelles versions de la *descriptio* d'autres sources évoquant toutes des images présentes au Latran (comme la *Passio Ymaginis*, ou *l'Historia imaginis Domini* de Nicolas Maniacutius). Ces images viennent bien, selon elle, toutes de Jérusalem (conservées par la Vierge, puis conduites à Rome, souvent par les Romains eux-mêmes bénéficiant de guérisons, comme l'empereur Tibère) et confirment bien la présence de Dieu. La chercheuse conclut sa démonstration en théologienne : la véritable présence divine n'est plus dans l'ancienne *Shekina* juive du Temple de Salomon mais bien dans la présence réelle de Dieu affirmée par ces images miraculeuses. Le fait qu'elles aient été profanées montre bien que le peuple juif n'a pas su reconnaître la véritable nouvelle présence divine, « supérieure », si l'on peut dire, à la précédente, dans son Incarnation.

E. Andersen Oftestada, plus particulièrement, a choisi la dimension de l'histoire des idées, dans un dossier, dont la richesse n'a pas terminé d'être exploitée. Et, comme elle le précise elle-même, il faudrait aller voir du côté d'Oviedo, de l'Éthiopie, ou de Constantinople. L'idée que la prise de Jérusalem puisse avoir autant bouleversé le monde chrétien latin, invite, également, à réactiver toutes les réflexions historiques actuelles qui portent déjà sur les relations entre ces mêmes Latins et leurs contemporains juifs bien vivants.

L'historien des reliques et des objets ne peut que se réjouir de l'ensemble des ouvertures possibles d'une telle recherche. Toute relique ne se trouve-t-elle pas au cœur d'une série qui en constitue un ensemble signifiant ? N'est-elle pas une « source totale » lorsqu'elle est replacée dans tous ces contextes, dédicace de l'église où elle se trouve ou encore replacée au cœur d'un ensemble de sources liturgiques et théologiques ? Ces dernières sources souvent oubliées par l'historien, pousseraient pourtant à une lecture de la relique dans une confrontation des diverses traditions historiographiques des christianismes.

Que Jean le Diacre atteste de la présence de l'objet par un autre objet, l'arc de Titus, monument ancien, invite d'autant plus à la réflexion que, comme le prouve justement l'image de la couverture, ce n'est

pas l'Arche d'Alliance qui y est représentée, mais la table des pains d'offrande. Ainsi, l'un des objets dont on possède pourtant une description particulièrement précise dans la Bible même, ne cesse d'échapper à ses historiens. Contrairement aux reliques de la tête de Jean-Baptiste, par ex., sans cesse retrouvées au point que sur certaines icônes, on n'hésite pas à représenter ensemble les trois inventions, avec trois fois la même relique, l'Arche n'existe toujours que parce qu'elle n'est plus un objet bien réel, mais qu'elle a été à jamais perdue.

Sandrine LEROU